Document generated on 06/06/2025 4:55 a.m.

Relations

Variation 4
L'instant suffisant

Suzanne Jacob

Number 754, January–February 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67078ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Jacob, S. (2012). Variation 4 : l'instant suffisant. *Relations*, (754), 28–29.

Tous droits réservés © Relations, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Variation 4

L'instant suffisant

TEXTE : SUZANNE JACOB
PEINTURE : MARIE SURPRENANT

Passé trois heures, dans la lumière déjà défaite de l'Avent, le peintre avait étalé ses toiles en contrebas du trottoir où on trouve l'entrée de la librairie. J'arrivais de l'épicerie, du dépanneur, de la station-service, de la boulangerie où chaque caissière, caissier, pompiste, m'avait à tour de rôle demandé si j'allais bien. À chacun, sauf à celle qui avait les yeux gonflés de chagrin, à qui j'avais suggéré qu'elle avait peut-être besoin d'un petit dodo et dont les yeux s'étaient aussitôt remplis de larmes, j'avais répondu : « Bien merci, et vous? » Le peintre a remis ça. Est-ce que j'allais bien? Réflexion faite, mal ou bien, je ne savais pas du tout *où* j'allais. J'ai montré le ciel :

– Je vais bien merci, mais où?

– Le ciel est avec moi, a dit le peintre, et l'instant présent me suffit.

– Vous le tenez?

– Évidemment, puisque je le crée. Il suffit de le créer pour le tenir, et lorsque vous le tenez, il est suffisant.

Il parlait de l'instant présent, le suffisant.

Suis-je bête, suis-je bête, me suis-je dit, j'en parlerai à Marie Surprenant, il faut partir à la pêche à l'instant. Ce méné vif, ils sont des milliers à le tenir sous leur loupe et à s'en faire une contemplation. Et nous, qui sommes-nous, petit nombre effaré d'entendre la morue mourante taper de la queue au fond des barques, petit nombre affairé à réciter les noms des femmes Shafia comme autant de noms d'étoiles d'une constellation noyée au fond de la Voie lactée – Zainab, Sahar, Geeti, Rona? Quel nuage toxique alourdit nos paupières et retarde l'invention du leurre d'un instant borné de tous côtés par la méditation, un instant sans famine, sans guerre, sans viol, sans extorsion, sans torture, au sein duquel on mastiquerait intensément ses pâtes et son bien-être, son retrait, sa neutralité, sa non-ingérence, son non-moi?

« Mastique bien, mastique longtemps, et parle à ta bouchée. » Et ensuite, on avale? On sort dehors et on secoue la nappe en appelant les oiseaux? Marie me dira-t-elle que plus personne ne secoue la nappe, qu'on fabrique du pain sans miettes, du tabac sans cendre, de la flamme sans fumée?

J'ouvre la main et c'est toujours ma main. Je ferme la main et c'est un poing.

Quand j'étais enfant, j'étais, comme la plupart des enfants, simultanément plusieurs enfants qui formaient une petite bande, comme un banc de ménés, à s'engouffrer dans l'église dès l'aube pour prendre sa part et sa place dans le théâtre d'une idée du temps. Cette idée du temps voulait que le début de la liberté – peuple debout, fin de la misère, on ne se fait plus mal, on rachète les pierres et les couteaux, les fusils, les canons, les bombes – soit un événement perpétuellement actuel. Cet événement de la liberté se déversait dans le temps et le remplissait tout entier. Le temps était comble de liberté, on ne pouvait ni en ajouter ni en retirer un instant, pas une seule note, pas une voyelle, pas même un iota,

car la suffisance existe-t-elle au comble d'une liberté toujours en train de survenir? Qui serait assez fou pour lui prélever, à cette liberté, un chouïa de moelle pour s'en faire un chewing-gum antistress?

On vous arrache bien un rire, parfois? Et les larmes,
on vous les tire aussi?
Je voudrais parler de la solitude du méné captif.
Est-ce qu'il cherche désespérément à
retrouver sa bande en nageant dans son bocal?
Est-ce que le banc de poissons
qu'il était, il l'hallucine? Et l'hallucinant, il s'y retrouve?

Voici alors un ciel sans refuge, violemment offert,

qui se crépuscule et se délivre, qui se comble
et nous comble
car nous sommes en lui soulevés et démunis, défaits
et désarmés,
nous sommes en lui, nous sommes les astres toujours
médités,
rose magenté, violet oxydé, terre océane, laine
et sirop brûlés, odeurs et toits,
et pour toujours cette encre bleu noir trouée d'étoiles,
mon ami, mon amie,
un même verre peut-il contenir au même instant
le lait et le vin?

Pictures of nothing 43, 2009,
huile sur papier, 86 X 66 cm

Dans l'encre échancrée d'un crépuscule toujours inquiet, toujours en alerte, toujours en vigile, amour déchiré d'inquiétude, car quelqu'un se propose de noyer les constellations dans l'écluse,

de briser la rédemption comble et la rémission d'un cancer pour s'en faire une serviette de table imprimée

sur laquelle tu liras, au moment d'essuyer tes commissures,

où te rendre ce mois-ci pour te payer, en faisant des économies, des instants de la liberté en solde. ●